

Recherches sociographiques



Yves FRENETTE, *Brève histoire des Canadiens français*

Nicolas Landry

Volume 41, numéro 1, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057336ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057336ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Landry, N. (2000). Compte rendu de [Yves FRENETTE, *Brève histoire des Canadiens français*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 118–120.

<https://doi.org/10.7202/057336ar>

eux les ressources leur permettant de s'affirmer comme francophones et comme détenteurs d'une culture originale à développer et à promouvoir ?

Serge CÔTÉ

*Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional de l'Est du Québec (GRIDEQ),
Université du Québec à Rimouski.*

Yves FRENETTE, *Brève histoire des Canadiens français*, (avec la collaboration de Martin PÂQUET), Montréal, Boréal, 1998, 210 p.

Yves Frenette s'est fait connaître avantageusement par ses travaux sur les migrations des francophones en Amérique du Nord, dans la foulée de sa thèse doctorale sur les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Il était donc la personne toute désignée pour relever le défi d'une synthèse sur l'histoire ces Canadiens français en Amérique du Nord. Comme il le souligne en introduction, il est important de définir qui sont les Canadiens français dont il parle : ce sont « les descendants des colons français qui s'étaient établis dans la vallée du Saint-Laurent aux XVII^e et XVIII^e siècles » (p. 9). Par la même occasion, il prend soin de préciser que ces immigrants de France sont distincts des Acadiens et que ce livre ne couvre pas les provinces du Canada atlantique.

J'ai choisi d'aborder ce compte rendu dans l'esprit d'un professeur d'une institution d'enseignement postsecondaire, cherchant un volume de référence pour un cours portant sur la diaspora francophone d'Amérique du Nord. Je me suis donc attardé davantage à l'information sur les francophones hors Québec qu'aux Québécois eux-mêmes puisque cette province est déjà fort bien desservie par une historiographie très riche. Même s'il exclut les Acadiens, cet ouvrage demeure attrayant pour un cours d'histoire puisqu'il est concis et accessible. Qui plus est, il fait davantage de place à l'histoire sociale qu'à la politique et aux personnages importants au point de vue national.

Le récit repose avant tout sur les francophones originaires du territoire appelé Canada jusqu'à la Confédération et province de Québec par la suite. L'auteur mène une double mission, soit celle de retracer le parcours à la fois des francophones au Québec et de ceux ayant émigré ailleurs à l'ouest de cette province ou aux États-Unis. Un soin méticuleux est accordé à l'identification des régions d'origine, des motifs des migrations, aux régions où s'installent les migrants, à leurs activités économiques et au rôle qu'ils jouent dans leurs milieux d'accueil.

Le volume se divise en cinq chapitres couvrant la période allant de 1535 à nos jours. Alors qu'un seul chapitre est consacré au Régime français, le chapitre 3 embrasse la très longue période s'étendant de l'union des Canadas (1840) à la fin de la Première Guerre mondiale (1918). J'aurais préféré deux chapitres distincts (1840-

1867 et 1867-1918), considérant le nombre d'événements importants marquant ces deux époques et aussi parce que le gros des migrations semblent se situer entre 1850 et 1914. Peut-être est-ce là une raison expliquant ce choix de l'auteur ? Dans le premier chapitre, un peu plus d'attention aurait pu être accordée aux relations avec les Amérindiens de même qu'à une brève définition des classes sociales. J'en ai appris beaucoup sur le rôle des Canadiens dans la fondation du Haut-Canada et sur leur présence à Détroit même après la conquête. Également, je connais enfin mieux les origines francophones de l'ouest canadien dans un autre contexte que celui de l'affaire Riel. L'auteur réussit aussi, en peu de mots, à résumer le cheminement constitutionnel du Bas-Canada et à cerner l'essentiel des débats. En ce qui a trait à l'importance du bois dans l'Outaouais, il ne faut pas oublier le Nouveau-Brunswick lorsqu'on parle de « première région de l'Amérique du Nord britannique à devenir un grand centre d'abattage du bois » (p. 58).

L'une des grandes qualités de l'ouvrage réside dans l'aisance dont fait preuve l'auteur lorsqu'il traite de la période après 1918. Souvent, il devient difficile pour un chercheur en histoire canadienne de circonscrire l'ensemble des multiples organismes francophones du XX^e siècle et ce, dans d'innombrables secteurs. Il aurait été souhaitable d'éviter les acronymes et de toujours utiliser les titres complets, quitte à ce que le texte souffre d'une certaine lourdeur. L'auteur articule son fil conducteur du général au particulier, en utilisant des études de cas et des statistiques indiquant clairement l'évolution démographique des migrants, les taux d'assimilation, etc. Il réussit non seulement à maintenir le focus de l'étude sur les grands changements mais commente également leur origine et leur inspiration. Pour la période après 1914, Frenette se penche essentiellement sur les nombreuses luttes visant au maintien et à la promotion de l'éducation française, en dépit des lois provinciales défavorables en Ontario et dans l'Ouest. Les progrès arrivent-ils trop tard pour freiner l'assimilation en cette fin de XX^e siècle ? Dans certains cas, en effet les francophones eux-mêmes hésitent à défendre leurs droits.

À plusieurs endroits, surtout pour la période avant 1945, l'auteur réussit à tracer des similitudes entre les régions où s'installent des migrants et démontre qu'ils partagent souvent des cheminements similaires même lorsque très éloignés les uns des autres. Dans ce contexte, notons la grande importance du curé de paroisse dont les attributions débordent le spirituel pour englober les sphères sociales et économiques. J'ai apprécié l'effort de l'auteur pour nous sensibiliser au phénomène d'émancipation intellectuelle des femmes et au processus de formation des élites cléricales. Il va sans dire qu'un des passages les plus intéressants réside dans l'explication du processus menant au rétrécissement de l'univers canadien-français à compter des années 1920 alors que l'élite québécoise se dit convaincue que la dualité culturelle est inapplicable (p. 168). La conscription de 1917 et l'affaire des écoles de l'Ontario achève de les convaincre.

Au seuil d'un nouveau millénaire et à une époque où les francophones de la planète tentent de mieux se connaître en établissant des réseaux, ce livre servira

certainement d'outil de référence permettant de mieux comprendre l'héritage français d'Amérique du Nord.

Nicolas LANDRY

*Campus de Shippagan,
Université de Moncton.*

Michael O'KEEFE, *Minorités francophones : assimilation et vitalité des communautés*, Ottawa, Patrimoine Canada, 1998, 63 p.

« Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais, dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure ? » se demande Gabrielle Roy dans les premières lignes de son autobiographie, *La détresse et l'enchantement* (p. 11). Les temps ont changé bien sûr depuis les luttes scolaires épiques des francophones du Manitoba qui se poursuivaient encore du temps où l'auteure de *Rue Deschambault*, qui n'a jamais caché malgré cela son attachement au Canada, était jeune institutrice à Saint-Boniface. Les francophones ne sont plus ostracisés, certes, mais l'assimilation se poursuit au quotidien. Les chiffres du dernier recensement qui sont analysés dans la présente publication de Patrimoine Canada le révèlent encore une fois.

Il y avait un million de personnes de langue maternelle française en dehors du Québec en 1996, mais seulement 650 000 d'entre elles affirmaient parler français à la maison. Pour les démographes, la différence entre les deux types de comportements révèle qu'un transfert linguistique est en train de s'opérer. Lorsque l'indice de continuité linguistique qui mesure ces transferts est inférieur à 1, cela indique une assimilation à l'autre langue, alors qu'un indice supérieur à 1 montre que la langue attire de nouveaux locuteurs. Selon les données analysées dans l'ouvrage de O'Keefe, l'assimilation est importante dans les milieux où les francophones sont les plus minoritaires. Regardons l'indice de continuité linguistique calculé à partir des données du Recensement de 1996 : 0,61 en Ontario, 0,47 au Manitoba, 0,32 en Alberta, 0,64 dans l'ensemble du Canada anglais. L'indice était de 0,73 en 1971 en dehors du Québec, ce qui signifie que l'assimilation s'est largement accrue en vingt-cinq ans.

La situation est différente au Québec. Les francophones ont réussi à attirer davantage de locuteurs français (indice de 1,02), mais les anglophones sont parvenus à en gagner encore davantage (indice de 1,24), ce qui signifie que, malgré les pertes d'effectifs encourues durant des années soixante aux années quatre-vingt, la communauté anglophone québécoise s'est vue croître de 24 %. Francophones hors Québec, anglophones québécois : deux minorités nationales, mais deux situations bien différentes.